ALMINE RECH

Hajime Sorayama
LABYRINTH

Jun 9 — Jul 29, 2023 | Paris, Matignon

Dans *créature* il y a *créer*. Hajime Sorayama *crée des créatures*, à la manière d'un Pygmalion facétieux, ciselant des muscles miroitant sous la chair, modelant des lèvres nacrées, des gorges *idem*, dont il tire, un brin lascif, ses Galatées d'acier. Car les récentes toiles de Hajime Sorayama s'inscrivent dans une perspective narrative, puisant dans un fond de mémoire collective, hanté d'androïdes et de *pin-ups*, de sylphides charnelles et chromées. S'affirme, là encore, le thème obsessionnel du corps féminin, dont la représentation comme *leitmotiv* assure à l'œuvre sa cohérence dans la continuité.

Né en 1947 au Japon, illustrateur indépendant dès 1972, l'artiste forge bientôt un style singulier, aux accents cyber-érotiques, qui lui vaut dans les années 1980 une notoriété mondiale. « *Je dessine des métaux pour dépeindre la douceur d'une femme*[1] ». C'est de cela que joue voluptueusement sa peinture, de cette discordance entre l'acier et la peau, l'aigu et l'onctueux, la *tekhnè* et l'*éros*, prenant la culture et la mémoire du spectateur à témoin comme à rebrousse-poil. Ainsi : Marylin folâtrant est un vieux poncif, mais c'est ici à une suavité « para-sensorielle », hors du temps et de l'espace connus, qu'invite ce *glamour* rétro-futuriste, en marge d'une esthétique post-humaniste.

Tout cela sans d'autres limites que celles d'une jubilation créatrice, d'un hédonisme pleinement assumé, peuplé de chimères, de hautes poupées, de robots soyeux. Dissonances sémantiques avivant le fantasme : c'est là semble-t-il le parti pris qui signe le réalisme si personnel de l'artiste : où l'incandescence argentée d'une Monroe ; celle d'une possible fée absinthe, d'une baigneuse callipyge ou d'une Barbarella cuissardée de métal sont nimbées de verts, de turquoise, de pourpres fantastiques ; et font dire, comme au sortir d'un conte un peu cruel, pour conjurer le désir et la peur, que ce n'est « même pas vrai », que c'est « pour du faux ». « *Elles sont pleines de mensonges* [2]», confie leur maître Hajime Sorayama…

« *Pleines de mensonges* », certes, jusqu'à ces dernières sculptures et installations, mêlant fibre de verre, plexiglas et acier inoxydable. Mais de quel droit les aliène-t-on ? Car le robot comme l'androïde sont d'ordinaire des esclaves, éventuellement sexuels, auxquels on dénie tout libre-arbitre, ce qu'illustre notamment l'Américain Paolo Bacigalupi (1972-) dans son roman *La Fille automate*. Or, parvenue à un certain degré de complexité, l'intelligence artificielle accède à une forme de conscience, potentiellement nocive… Qu'on en juge avec ces *Ève futures*[3], comme blotties dans leurs cages : aucun art plus que celui de la robotique n'a sans doute placé au cœur de son inspiration les rapports de l'homme à ses œuvres mécano-électroniques, qu'elles soient façonnées à son image ou qu'elle expriment à son endroit une altérité radicale – peut-être : impérieuse.

Despotisme du sexe-femme, qu'adoucit toutefois, dans les toiles de Hajime Sorayama, cette matière satinée, translucide, laquelle permet, dès lors qu'elle est grattée, d'inscrire dans les corps représentés les stigmates du temps. Touches floutées, subtilités chromatiques, palette nuancée : il y a, en tout cela, quelque chose d'un *futur disparu*, exhumé, révélé par quelque archéologie picturale, hors des poncifs hurlants de la modernité : à moins qu'être moderne ce ne soit finalement reconnaître l'héritage et trouver position dans une continuité ?

— Paloma Hermine Hidalgo

[1]. *Hajime Sorayama*, Köln, Paris : B. Taschen, 1993.
[2]. *Venin*, de Hajime Sorayama, traduit de l'anglais par Nicolas Meylaender, Paris : Semic, 2004.
[3]. *Cf. L'Ève future*, roman d'Auguste de Villiers de L'Isle-Adam, publié en 1886.